

Celle-qui-avait-la-tête-dans-les-étoiles

Tic-Tac. Dans une danse robotique éternelle, la trotteuse avance, tourne à l'infini dans son petit stade rond. Sans jamais s'arrêter, se retourner ou changer de direction, elle avance.

Tic-Tac. Elle double ses voisines sans jamais ralentir ni accélérer, bien que ces dernières au rythmes lents et fluides, l'énervent par leur attractivité, par leur monopolisation de l'attention des regards. Alors qu'elle court chaque seconde, minute, heure, jour et nuit, pendant des mois, des années qui deviennent des siècles, on n'observe que ses voisines mollassonnees.

C'est ainsi qu'un jour, dans un élan de colère, un mouvement de révolte, dans une union et une synchronisation parfaite de par les liens mentaux et fraternels qui les lient toutes au même motif, à la même unité, la seconde, les trotteuses invisibles et ignorées, de chaque montre, de chaque horloge, de chaque cadran, décidèrent par une sorte de pensée collective, de changer de sens.

Tac-Tic. Leurs voisines tentèrent premièrement de résister à cet accès de folie, en vain, puisqu'elles se firent rapidement emporter par les engrenages tournoyants sous une force dévastatrice qui les reliaient aux trotteuses.

Tac-Tic. Les humains, ne pouvaient qu'assister, impuissants, à la tournure dramatique que prenait les événements. Ils se mirent à répéter à l'envers les mouvements, les paroles, les pensées qu'ils avaient eues, dans une espèce de symétrie, comme si le temps s'était réfléchi dans un miroir. Et alors que les trotteuses accéléraient le pas, se lançant dans une course effrénée et que la fin de l'humanité paraissait inexorable, je sortis brutalement de ma transe, une goutte de sueur glissant tranquillement le long de ma joue rougissante de la honte : mon voisin me tapait sur l'épaule tandis que ma classe, celle de 3^e B, ainsi que ma professeure de mathématiques, me dévisageaient sans retenue, avec une sorte de lueur de pitié dans les yeux. « Je te demandais donc, croassa la vieille corneille avec un ton d'exaspération dans la voix, Madame-qui-a-la-tête-dans-les-étoiles, si tu pouvais nous rappeler le théorème de Pythagore que nous avons vu la semaine dernière.

- Euuuh, tentant de me souvenir.
- Mais encore ? ajouta ironiquement la punaise qui me servait de professeure.
- Ah oui, c'est bon : le théorème de Pythagore c'est que « le commencement est la moitié de tout », tentai-je désespérément en me souvenant de mon dernier cours de français, avec pour unique effet de provoquer un fou rire général.

- Ah oui, c'est vrai que c'est amusant... répondit l'hyène en face de moi avant de me tancer avec ces mots, débiter de telles âneries mérite bien deux heures de colle. »

Après m'être assurée de ne plus être l'objet de toutes les attentions, je replongeai dans mon multivers sans fin, pour arriver en plein milieu de la société de celles dont les super-héros envient la force, de celles qui ont colonisées toutes les terres et dont les habitations s'étendent sur des kilomètres de long, les fourmis. Mais cela, c'est une autre histoire.

Plus le temps passait, plus les rêveries étaient nombreuses. Plus les coins de mon agenda disparaissaient, plus mes moments de semi-conscience devenaient longs. Alors que les pages du calendrier accroché à la porte de ma chambre tournaient, mes rêves lucides devenaient réalité virtuelle. Les bulletins catastrophiques s'enchaînaient et sortir de mon imagination devenait une véritable épreuve. Les bougies s'accumulaient sur mes gâteaux et les sens de mon subconscient s'affinaient : je pouvais maintenant distinguer les reflets sur les écailles des dragons foudroyeurs, percevoir le bruit des lointaines cascades de chocolat, sentir l'écorce imprimer son empreinte sur ma fine peau de gobelin, humer l'air pour savoir si celui qui était passé par là était martien ou jupitérien, reconnaître le goût d'un poison, que ce soit du cyanure ou une concoction d'Achllys.

Puis vînt un jour, où je me réveillai dans un lit d'hôpital. Apparemment, j'avais fait un malaise sur le chemin de l'école et une amie qui vivait dans la même rue que nous avait appelé l'ambulance. Sûrement rien de grave, une simple déshydratation.

Une nuit, alors que je m'étais fait enfermer par une sorcière maléfique dans une cage cachée dans un pli d'une quatrième dimension, il me fût tout aussi impossible de sortir de ma prison que de revenir dans la réalité. Je restai dans le coma pendant trois jours, sûrement à cause d'un traumatisme crânien après m'être cognée la tête contre un mur. Petit à petit, je commençai à mélanger réalité et fiction. Je me trompais dans le nom des personnes de mon entourage, il m'arriva certains matins de tenter de m'envoler de mon lit en hauteur et finir couverte de bleus.

Puis vînt le moment où, je me trouvai, après avoir oublié comment sortir de mon sommeil perpétuel, coincée à jamais dans une dimension qui n'était pas la mienne. Ce fût comme si le lien entre mon corps réel et mon esprit avait été brisé. Je survécus quelques décennies grâce à la richesse de mes parents qui décidèrent de me maintenir en vie avec des perfusions et toute une usine médicale, dans l'espoir que je revienne un jour sur terre. Mais mon esprit était bien plus loin que la lune ou les étoiles, il était heureux dans mon petit paradis imaginé. Un monde à proprement dit de rêve. Un monde où je fis tout ce dont je n'aurais jamais pu faire sur Terre : devenir puissante reine puis maléfique sorcière, visiter des palais de stuc et des cabanons de bois, expérimenter de l'espion ourdi à la patricienne offensée, observer des

visages de soldats orks par-dessus les merlons d'un château-fort et des thanes éloquents débagoulant leur baratin à la cour, tenter la séduction des chevaliers en tabards et celle des beaux vassaux liges : un éden imaginé et pourtant si facilement accessible.

Je mourus à 76 ans, après avoir vécu une petite dizaine d'années sur Terre et des décennies dans la pléthore d'univers que renfermait mon imagination sans bornes...